

L'ARCHE *Editeur*

Ulla BERKEWICZ

Rien que nous

Traduit par
Malika DURIF

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

R I E N Q U E N O U S

d' Ulla Berkéwicz

Texte français de Mulika B. Durif

Personnages :

LUI

ELLE

LE FACTEUR

Deux voix de vieillards

LUI

Tu sais ce qu'il y a eu ?

ELLE

Quoi, quand ?

LUI

Ce qu'il y a eu, tu comprends, ce qui fut ?

ELLE

Dis-le !

LUI

Quoi ?

ELLE

Tu sais, ce qu'il y a eu ?

LUI

Quoi ?

ELLE

Quand ?

LUI

Quand qu'il y a eu quelque chose, tu comprends !

ELLE

Qu'est-ce qu'il y a eu ?

De la lumière à travers les fentes des fenêtres. Devant, un matelas et, dessus, quelque chose qui bouge de temps en temps sous des couvertures et des draps pendant le récit du postier. Sinon, on ne distingue rien.

La voix du facteur. Il frappe, martèle la porte et lui donne des coups de pied.

LE POSTIER

Je suis le facteur et j'apporte la pension. Pourquoi vous ne sortez pas ou bien vous ne passez pas la main par l'entrebâillement de la porte, ou bien répondez donc, ou bien dites donc quelque chose !

Au village, on dit que vous êtes mort depuis longtemps, mis en conserve par vos frère et soeur comme des fruits pour l'hiver. Les uns disent qu'on retient un mort dans une maison au beau milieu du village, les autres disent que vous êtes morts tous les trois. Ils disent, quand il y en a un qui passe devant votre maison, qu'il peut entendre parler les morts, qu'ils bourdonnent comme des hannetons, qu'ils parlent, qu'ils bourdonnent. De quoi parlent-ils donc ? Ils parlent de leur vie, ils n'ont rien à dire, sinon.

Pourquoi vous ne sortez pas, monsieur Klaus ? Répondez donc, ou bien dites quelque chose ! Je tourne en rond dans ma tête. j'entends mes pas, vous ne les entendez pas ?

Vous avez aussi gardé vos parents morts dans la maison, vous avez co-habité avec eux pendant des semaines. Ils étaient déjà tout craquelés et pourris quand on vous les a enlevés. Et vous, tous les trois, étiez muets, plus de voix. Le choc, disaient-ils naguère au village, le choc que les vieux soient morts tous les deux en même temps. Mais moi, je demande : qu'est-ce qui a donc provoqué ce choc, qu'est-ce qu'il y a donc eu ? Tout le monde doit mourir, toujours et partout. Et puis : il n'y a rien de plus étranger que la mort et rien que l'on n'oublie plus vite.

Ou bien il y a eu quelque chose de différent ?

Ou bien est-ce que vous êtes devenus un mystère pour vous-mêmes à propos de toute cette mort ? Et que depuis bien longtemps vous vous creusez la tête en tous sens sur votre mystère-de-la-mort, que vous êtes attelés à vos cercueils comme des chevaux, que vous vous creusez la tête en tous sens, que vous allez et venez dans votre chambre noire, noire comme la nuit, assaillis par la fièvre traumatique, abordés par des prédicateurs de montagne, finalement obsédés de Dieu ?

Ou bien vous deux, là, vous avez tué votre frère ? Ou bien il vous a tué ou bien lui-même ? Ou bien chacun l'autre et soi-même ? Pulsions sanguinaires ? Goût de la mort ? Contaminés par vos cadavres de parents !

Silence.

Pourquoi vous ne sortez plus jamais de la maison ? Pourquoi vous ne sortez pas, monsieur Klaus ? Ou bien la soeur ou le frère ou la main blanche d'on ne sait qui ? Mais répondez donc ou bien dites quelque chose ! Je dis toujours : les morts se taisent, mais nous devons parler. C'est que j'ai revu monsieur Klaus, après la double

mort, la mort des parents. Il était à la poste, comme moi. Nous étions encore jeunes alors, nous étions encore en bonne santé alors, il filait alors sur son vélo. Après, il a disparu. Au village, ils ont alors dit qu'il avait été mis à la maison de fous, la maison rouge. Et après, je n'ai plus vu non plus le frère et la soeur. Je me rappelle bien, la soeur avait des tresses noires, après les tresses étaient parties, après elle n'est plus sortie de la maison, le frère non plus, après les fenêtres et les portes étaient hermétiquement closes.

Une seule fois encore, quelqu'un du village vous a vus quand vous avez fait sortir votre frère Klaus de la maison rouge. Et il paraît que vous avez filé tous les trois sur vos vélos.

Et après, je n'ai plus vu que monsieur Klaus, quand j'apportais la pension, la pension de fou, disent-ils au village, et après, je n'ai plus vu personne, seulement la main blanche, la main qui saisit, la main qui attrape, dans l'entrebâillement de la porte.

J'ai toujours déposé l'argent dans une main et reçu la liste pour le supermarché d'une main. Et maintenant, même la main ne sort plus !

Et que je pose la pension sous le caillou, et que je prends la liste pour le supermarché, et que le supermarché met la caisse devant la porte, et que l'argent pour le supermarché est posé sous le caillou.

Les morts se taisent, mais nous devons parler, c'est ce que je dis toujours. Et celui qui est au monde doit s'en foutre, doit se foutre de la mort ! Mais ici, personne ne peut se foutre de la mort, parce que votre maison est dans le village, parce que vous êtes dans votre maison, parce que vous êtes là-dedans, morts ou vifs.

Je suis là devant votre porte et j'ai une impression de mort, parce que vous existez ou n'existez pas. Peur et toujours plus peur: les cadavres sont dangereux, ils attrapent avec leurs mains blanches qui attrapent, au beau milieu de ton sommeil et t'attirent dans leur mort de cadavres. J'ai vu des morts et le laps, l'instant de la mort, le sursaut et le soubresaut de la mort.

Que deviennent les morts ? Qu'est que c'est, être mort ? Un rien, voilà ce que c'est, un rien et un nulle-part, un zéro plus un rien.

Pourquoi vous ne dites rien, là-dedans, pourquoi vous ne sortez pas ? Enfants, nous soulevions le drap sur les corps exposés, pour voir s'ils ont encore des pieds.

Peut-être que vos pieds vous sont tombés et c'est pour ça que vous ne venez plus à la porte, ou bien la main qui attrape ou bien la bouche ! Peut-être que vous êtes assis là-dedans à vous grimacer de grands sourires sans bouche !

Bon, l'être humain est redevable de sa mort à Dieu, non ? Mourir, ça fait partie du fait d'être humain, non ?

Je suis vieux, quand je pense à la mort, j'ai envie de partir en courant, mais je ne peux pas prendre mes jambes à mon cou, mes jambes sont clouées par l'effroi. Clouer l'effroi d'une âme aux jambes ! C'est méchant, méchant !

Pourquoi vous ne dites rien, là-dedans ? Vous vous êtes perdus dans votre cauchemar ?

Un cauchemar errant de toutes parts erre à travers le village, le cauchemar de vous autres là-dedans !

Long silence.

LUI

Qu'est-ce qu'il fait, Klaus ?

ELLE

Il dort.

Silence.

LUI

Et avant ?

ELLE

Il dormait, très très profondément.

Silence.

LUI

Et maintenant, qu'est-ce qu'il fait, Klaus, maintenant ?

ELLE

Il dort et dort.

Silence.

ELLE

Et au-dedans, qu'est-ce qu'il fait au-dedans ?

Silence.

ELLE

J'allume la lumière.

Sur le matelas, quelque chose bouge, se lève, traverse la scène.

LUI, *criant derrière elle.*

Où il est et qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

On allume une petite lumière. Une vieille femme en tutu, les épaules nues, les pieds nus, la robe déchirée, les cheveux -de la laine d'un blanc jaunâtre. Elle se penche au-dessus d'un ballot posé sur le sol.

ELLE

Il est là, dort, il a encore vieilli.

Sur le matelas, quelque chose bouge, se lève, traverse la scène.

ELLE

Il vieillit, vieillit.

Un vieil homme dans un vieux complet sombre pénètre dans la lumière. Il se penche au-dessus du ballot.

LUI

Il a beaucoup vieilli.

ELLE

Il vieillit mais rapetisse.

Silence.

ELLE

Tu le reconnais ?

LUI

On le reconnaît et on ne le reconnaît pas.

Silence.

ELLE

Mais où est-ce qu'il est ?

LUI

Il fait un séjour à l'étranger, chez les Hottentots.

Silence.

ELLE

Il a les cheveux froids, il grelotte.

LUI

Il a un côté chaud et un côté froid.

ELLE

Il a perdu deux yeux dans l'obscurité.

Elle se redresse, met une main en visière devant les yeux, regarde au loin.

LUI

Tu arrives à le voir ?

ELLE

Il faut que tu te grandisses.

Tu le vois ?

LUI

Oui.

ELLE

Où ?

LUI

Il est sur son bateau.

ELLE

Quand ?

LUI

La nuit. C'est un voyage tropical. Klaus est devenu vieux. C'est à cause de la chaleur et de l'humidité. Il est déjà vieux, archi-vieux. Il regarde les jeune filles qui s'étirent au clair de lune sur le pont.

ELLE

Des poupées, des poupées de tous côtés, elles s'envoleront loin de lui.

Silence. Il regarde.

LUI

On parle, on chante, on rit et on rit.

ELLE

Et la musique ? Il y a de la musique de bateau ?

LUI

La musique est sombre.

Silence. Il regarde.

LUI

Il a envie de pleurer. Il pleure et pleure.

ELLE

Partis les yeux, parties les oreilles, il n'a plus que ce qu'il y a dedans.

LUI

Il est content de voir ces filles et a envie de pleurer. Car il reste encore des sensations dont il ne peut s'accommoder. Elles montent et l'étranglent. Il n'arrive pas à les dominer ni à s'en débarrasser. Il a passé sa vie entière à attendre que sa vie arrive. Il a attendu les baisers des filles, qu'elles viennent et

le couvrent de baisers. Mais les filles sont venues sur le pont pour d'autres gars. Voilà les gars qui sortent des hublots, ils grimpent de partout à grandes enjambées !

Ils s'asseyent par terre près du ballot.

ELLE

Il sait que c'est comme ça ?

LUI

Est-ce qu'il a bien compris sa situation ?

Silence.

ELLE

Les temps obscurs le cernent de partout, il faut qu'il en tourne la page et qu'il aille à terre.

Silence.

LUI

L'orage le traverse, de part en part.

Silence.

ELLE

Il faut qu'il aille à terre, à terre. C'est qu'il est dans des contrées sauvages, où les femmes poussent sur les arbres.

LUI

Il pourra s'en faire descendre une.

Elle attire le ballot sur ses genoux, elle le balance et le berce à son rythme, elle chante d'une vieille voix fluette de fille : "Sous les torrides tropiques, où vivent des gens par millions..."

Silence.

ELLE

Alors, il s'en va ?

LUI

Non, il est sans force.

ELLE

Pourquoi quelqu'un ne vient pas l'aider ?

LUI

Là, personne n'est quelqu'un.

ELLE

Hop hop hop, on a les yeux clos, petit matelot, une vache sans yeux, petit Klaus sans yeux, il n'y a plus de mot.

Elle pleure.

LUI

Je vais lui parler.

Cher frère, revient. Oublie donc ce bateau et toute cette eau.

ELLE *pleure.*

L'eau, l'eau ! L'eau au-dessus de la terre et l'eau sous la terre.

LUI, *criant.*

Cher frère, reviens et reviens-t'en et ne vogue pas de long en large comme un plaisancier, à la recherche de tous tes ratages.

ELLE

Car tu n'es pas sorti depuis l'instant où ton œil est tombé, tombé dans le puits. Un instant et voilà que tu étais parti et je t'ai cherché du bout des doigts. Du bout des doigts, déboutonner le frère, le chercher, il n'y a personne et il n'y a que des affaires et des trucs. C'était pareil avec les parents, comme c'était avec les parents, d'une fois sur l'autre, il n'y a pas de différence.

LUI

Mais nous n'acceptons pas, nous ne l'admettons pas, nous ne voulons et ne pouvons pas, ça ne compte pas, ne compte pas ! Nous ne sommes pas d'accord et ne consentons pas ! Nous n'acceptons pas !

ELLE

Un sursaut traverse le corps, les reins se creusent, l'œil blanc ressort, après le soufflet éclate et après l'écume vient à la bouche et le regard cherche, cherche et cherche les choses familières, ne peut pas adhérer, pas se fixer et dérape, tombe et

tombe. Et après, le sursaut, le dessous s'effondre vers le haut. et un instant, voilà que l'homme perd son visage.

LUI

Il marche, s'éloigne, sans le soutien et sans l'aide des choses. se lève et s'en va.

Et le sang continue de bruire dans ma tête sanglante, et le cerveau fait flicfloc dans le silence de mort tout plein de néant. Mais après surgissent des paysages qui me montrent que le monde n'est pas tout ce qui est le cas.

ELLE

Et après, je dis : nous voulons nous exiler du monde.

LUI

Et après, je dis : nous devons nous garder ici et nous rassembler ensemble. Ce n'est pas accepté. Nous n'acceptons pas ce que nous ne comprenons pas, car sinon, l'incompréhensible nous contamine et nous devenons à nous-mêmes incompréhensibles et nous nous mettons à naviguer de long en large sur des bateaux, comme toi !

ELLE

Reviens, Klaus, alors tu seras là de nouveau, alors tu pourras de nouveau circuler et vaquer, alors tu pourras de nouveau prendre les choses en main sans qu'elles deviennent sarcastiques et te disent : tralalère, tu saisis toujours de travers et à l'envers.

LUI

Reviens de ton absence. Je suis ton frère et ta soeur. Nous sommes assis là sur des chaises...

Ils se redressent en sursautant, ils tendent l'oreille.

ELLE

Il y a quelqu'un ? Est-ce que quelqu'un vient ?

Silence.

LUI

Tu es dans l'absence, ton visage est parti, parties les oreilles.
reviens, regarde-moi, touche-moi, ouvre la bouche, dis bonjour,

Il crie.

bouge, allez hop, ton bras, ta jambe, ta main, ta tête, donne la
main, donne la tête, respire, allez hop !

Noir.

Toute la scène est illuminée, clair de lune. L'intérieur d'une maison. Des pierres de tailles assemblées sans mortier. La maison n'est qu'une seule pièce, le plafond s'est effondré. Les fenêtres du bas sont murées et des planches sont clouées dessus ; par les trois fenêtres du haut, les lucarnes, le clair de lune tombe jusque sur le plancher de la scène. Les lucarnes donnent sur trois côtés du ciel. Il y a une échelle à chacune des trois lucarnes. La porte d'entrée se trouve dans le mur du fond. Elle est barricadée et barrée pas deux lourdes poutres fixées en X. Le matelas, des ordures, du bric-à-brac, des pieds de lit en morceaux, des armoires à demi brisées. Contre le mur du fond, un cadavre dans un sac de couchage. "Klaus, le coeur" est écrit à la craie au-dessus, sur le mur, "refroidi par derrière le 5 décembre de l'an X". Le tableau demeure un instant immobile. Puis, quelque chose bouge sur le matelas.

LE FACTEUR

Je suis le facteur et le supermarché ne veut plus livrer. Au village, ils disent que si vous êtes des fantômes, vous n'avez pas besoin de bouffer.

Ils vous ont coupé l'eau et l'électricité, ils vont vous couper d'autres choses encore, ils vont tout vous couper si vous ne sortez pas ou votre main ou la main de n'importe qui.

Ou bien est-ce qu'il se trame quelque chose ? Il y a quelque chose dans l'air autour de la maison, comme des pleureuses, une bande de pleureuses !

Mais qu'est-ce que je raconte ?

Au village, ils disent que vous invoquez les morts. Ils disent que la vie secrète des cadavres va et vient chez vous comme dans un moulin, les cadavres de l'arbre noir de l'au-delà, avec leur mains blanches qui attrapent.

Dites quelque chose maintenant, je vous préviens, dites quelque chose ! J'écoute, j'attends, je m'enveloppe de patience mais ce sera bientôt fini.

Les morts se taisent mais nous devons parler, c'est ce que je dis toujours.

Moi aussi je fais des trucs dingues en secret, mais je suis mon unique témoin.

Silence.

Vous voulez que je vous dise ? Ce que je fais ? Ah mais qu'est-ce que je peux bien faire ?

Je suis vieux, mes dents sont branlantes, je ne peux plus mordre - et comme on était content et maintenant, tout est bientôt fini !

Et chaque nuit, le sommeil noir m'engloutit et des bandes de cadavres traversent ma chambre et le cauchemar errant que vous êtes fait psst et m'aspire, et dès que je me réveille, je vois les créatures grouillantes, noires, aux membres multiples qui commencent à bouger.

Je perds le sommeil quand je pense à vous, plus le courage de dormir.

Ecoute, du bon sens, je me dis, mais rien n'écoute et rien ne sert à rien, le rien est tout autant rien.

Quand il commence à faire sombre, ils ne parlent que de vous, au village, ils disent que votre maison hurle, il disent qu'ils

veulent enfumer, faire griller les hurlements pour les expulser de la maison, les piétiner, les pilonner, les pulvériser !
Mais dites donc quelque chose ! Dites donc quelque chose ! Le silence est un trou qui se creuse dans la parole, dans lequel tu tombes et rien n'arrête ta chute, tu tombes et tombes.

Silence.

On dit que les gens silencieux sont lubriques. Mais qu'est-ce que vous fabriquez là-dedans, tous les deux ou tous les trois, tout seul ou on ne sait quoi !

Long silence.

Elle et Lui sur le matelas.

LUI

Tu sais ce qu'il y a eu ?

ELLE

Quoi, quand ?

LUI

Ce qu'il y a eu, tu comprends, ce qui fut ?

ELLE

Dis-le !

LUI

Quoi ?

ELLE

Tu sais, ce qu'il y a eu ?

LUI

Quoi ?

ELLE

Quand ?

LUI

Quand qu'il y a eu quelque chose, tu comprends ?

ELLE

Qu'est-ce qu'il y a eu ?

Long silence.

LUI

Tu as une bouche ?

ELLE

Tu peux répondre avec la bouche ?

LUI

Tu peux me voir ?

ELLE

Tu me vois ?

LUI
Et me sentir ?

ELLE
Je suis là ?

Silence.

ELLE
C'est mon visage ?

LUI
C'est mon pied !

Silence.

LUI
Que l'on est vivant, cela ne s'éprouve pas.

ELLE
Le pouls bat sans coeur.

Silence.

ELLE
Aujourd'hui, c'est demain ?

LUI
Mon calendrier est blanc.

Silence.

ELLE

Qu'est-ce qu'il y a eu, hier ? Qu'est-ce que nous avons fait, hier et avant-hier et encore avant avant-hier ?

LUI

Hier, il y a eu que nous étions ici.

Silence.

LUI

Nous avons dormi longtemps ?

ELLE

Un temps.

LUI

Et deux temps.

ELLE

Et encore un demi !

LUI

Non, la lune brille !

Silence.

LUI

Des échos bourdonnent dans ma tête. Ils commencent par vrombir, et à la fin, un grand fracas.

ELLE

Ah, alors !

Il se lève, traverse la scène, s'accroupit dans un coin, il est accroupi comme un hanneton, un bourdonnement se fait entendre, il bourdonne comme un hanneton. Elle le regarde, puis elle se lève également, traverse la scène, s'accroupit à côté de lui, bourdonne et vrombit avec lui. Le son est repris par les murs de la maison. Les vieux murs bourdonnent et vrombissent, sourdement comme le font les maisons humides.

Le clair de lune se met briller. Ils se placent dessous et tendent l'oreille. Il passe un bras autour de ses épaules.

ELLE

Il le faut vraiment ?

Silence, juste le bourdonnement.

ELLE

Le jour ne se lève pas bientôt ?

Silence, juste le bourdonnement.

ELLE

Est-ce seulement arrivé et a eu lieu ? Peut-être bien que nous l'avons simplement imaginé.

Un râclé et un râle commencent, le bourdonnement faiblit.

LUI

Le vieux râle, le râclé. Les pages se tournent, elles feuilletent en arrière, ça fait de la poussière, voilà que la poussière arrive, la maison est pleine de poussière.

Pas de poussière, l'air est pur. Le clair de lune tape. Elle se presse contre lui, se recroqueville sous son épaule.

LUI

Le monsieur, là, d'où peut-il bien venir aujourd'hui ? Il vient des taches d'humidité sur les murs de la maison ? Du jaune, de l'éponge ?

ELLE

Le monde est rapide. Je pourrais le connaître ou pas. Mais si c'est lui, je préférerais quand même avoir rendez-vous avec quelqu'un d'autre.

Une silhouette noire se détache à peine de l'arrière-plan, fait deux pas sur la scène, s'arrête.

ELLE

Et maintenant, j'ai la gorge serrée.

LUI

N'aies pas peur, je suis là, voyons.

Silence, juste le râclément et le râle.

ELLE

Est-ce que c'est vraiment lui ?

LUI

Ce qui est réel, cela dépend de nous.

Silence, juste le râclément et le râle.

ELLE

Dis donc, toi !

Le Noir ne bouge pas.

Silence, juste le râclément et le râle.

ELLE *crie.*

Eteinds-le ! Efface-le !

LUI, *au Noir.*

Si vous ne faites pas attention à vos pensées, il pourrait bien arriver quelque chose !

Le Noir ne bouge pas. Elle se détache du frère et s'avance sur le Noir, menaçante.

ELLE

Dis donc, toi, tu m'as fait de la souffrance ! Et elle n'est pas finie, j'en souffre encore !

Tu t'es mis là devant notre porte, tu t'y es mis -Père, Mère, ai-je dit, je crois au bonheur, Père, Mère ! Et toi, tu m'as pris la pression de leurs mains !

Et ensuite, j'ai coupé mes tresses pour toi. J'avais d'épaisses tresses noires, tu le sais parfaitement, dis donc ! Je les ai rangées dans une boîte mauve dans le tiroir du haut de la commode à linge et je me suis fait friser, comme tu le désirais. Et parce que tu étais plus petit que moi, j'ai marché les genoux fléchis, comme tu le désirais, et parce que tu étais plus hête que moi, j'ai cessé de penser, comme tu le désirais.

Ensuite, les parents sont partis, et tu avais la pression de leurs main, toi dis donc !

Nous étions assis sur des chaises, moi et mes inconsolables frères, et regardions les visages des morts, retournés comme des gants. Ils avaient le front et la poitrine ouverts, des pointes comme les mannequins de couturière, et alors l'ange noir s'est mis à tourner.

Et tu n'es pas venu, tu as gardé pour toi la pression de leurs mains et tu n'es plus jamais venu.

Et tu crois que tu peux venir maintenant, tu crois que tu pourrais tout simplement surgir de nulle part ! Dis donc, toi !

Tu n'es pas venu dans le silence mortel et l'air douloureux qui entouraient leurs lits vides et ne m'as pas avec la pression de tes mains, la pression des mains, que tu tenais de mes parents, ne m'as pas recueillie et épaulée et tu ne t'es pas envolé avec moi pour chercher la vie, prendre la vie.

Tu n'es pas venu.

Autour de nous, la neige était haute et silencieuse. Nous avons fermé la porte. Nous avons appris à écouter le silence. C'est le dialecte des morts, toi aussi tu le parles à présent. Et si tu étais venu, toi, je t'écouterais à présent.

Mais je ne t'écoute pas, car tu n'es pas venu, car si tu étais venu, alors ma tête bouclée, la tête de radis, ne serait pas devenue grise et les tresses seraient restées noires. Car quand j'ai ensuite trouvé la boîte mauve qui était dans le tiroir du haut de la commode à linge, et que je ne savais plus ce qu'il pouvait bien y avoir dedans, j'ai trouvé les tresses, mes tresses noires étaient grises, grises comme la tête de radis sur ma tête.

Et maintenant, décampe, je n'ai pas de compte à régler avec toi !
Et je ne t'achète rien non plus, espèce de colporteur!

Le Noir se détourne et quitte la scène. Le râclément et le râle s'arrêtent.

Elle pleure, il la caresse, la soulève, la traîne, la pose sur le matelas, remonte un gramophone. D'un disque rayé s'élève : "J'aimerais être une poule, je me la coulerais douce..." Le rythme leur vient aux jambes, ils swinguent, chantent aussi, en braillant de la même façon, dans les mêmes aigus que les trois chanteurs "Les gais de la station service". Elle soulève son tutu de chaque côté avec le pouce et l'index à la façon des petits rats de ballet, tire la jupette en hauteur et en largeur et danse en faisant des claquettes. Le disque commence à dérailler, il s'arrête, elle s'effondre, reste allongée sur la scène, respire, perd le souffle, perd de plus en plus le souffle.

Silence.

LUI

Que fait Klaus ?

ELLE, *se retourne brièvement, le souffle coupé.*

Il dort.

LUI

Il rêve ?

ELLE, *le souffle coupé.*

Il fait des rêves poisseux, est encore ici ou là, fait encore ceci ou cela, traînasse.

LUI

Et après ?

Elle prend une profonde inspiration.

LUI

Et après ?

Elle expire à fond.

LUI

Inspirer, le souffle que l'on retient, retient et retient. Tant qu'on retient son souffle, il ne s'arrête pas.

ELLE

Et Klaus ?

LUI

Et il ne peut pas continuer non plus. Imagine : le dauphin retient le temps grâce à son souffle. Le dauphin n'a pas dormi depuis trente millions d'années, car quand il dort, il respire de nouveau, alors son temps s'écoule et le dauphin se noie.

ELLE

Et Klaus ?

Silence.

LUI

Il est toujours sur son bateau. Tout autour du bateau, les dauphins bondissent et retiennent leur souffle. La mer est grosse, les poissons s'envolent. Un méchant vent du sud gronde tout autour de sa tête.

Il tend l'oreille.

LUI

Les voiles ont l'air de claquer et d'être déchirées en lambeaux par la tempête. Les filles ont sauté par dessus bord avec les hommes.

ELLE

Et Klaus ?

LUI

Il est tout au fond de dieusaitquoi.

Silence.

LUI

Il veut que quelqu'un se souvienne de lui.

Silence.

ELLE

Tu sais ce qu'il y a eu ?

LUI

Quoi, quand ?

ELLE

Ce qu'il y a eu, tu comprends, ce qui fut ?

LUI

Dis-le !

ELLE

Quoi ?

LUI

Tu sais, ce qu'il y a eu ?

ELLE

Quoi ?

LUI

Quand ?

ELLE

Quand qu'il y a eu quelque chose, tu comprends !

LUI

Qu'est-ce qu'il y a eu ?

Silence.

ELLE, *très doucement.*

Ils sont venus avec de fausses barbes dans la nuit fiévreuse.

LUI

La fièvre et la nuit, la peau brûlante, le gros édreton, la sueur, les taches sur le drap de lin.

ELLE

Voilà que le dessin se déforme, voilà que le mur s'effrite. Voilà que les vieilles images se baladent, archi-vieilles et affreuses.

LUI

Ils attaquent par derrière, venant de leur terre étrangère.

ELLE

Par un beau temps clair, du jour au lendemain, ça finit, tout est changé, papa, maman, Klaus, le cœur.

LUI, *en criant.*

Nous n'acceptons pas ! Ca ne compte pas ! Nous ne sommes pas d'accord et ne comprenons pas !

Elle commence à sangloter.

ELLE

Mon frère, je veux aller sur la lune !

Elle relève son tutu et grimpe à l'échelle de gauche, lui à celle de droite. Il se tiennent tous deux dans le clair de lune, ils brillent. Les murs s'écartent, le plafond se soulève, la pièce est inondée par le clair de lune. Les trois échelles se dressent au beau milieu de la pièce.

ELLE

Ce qui est réel, cela dépend de nous. C'est la nuit. Papa et maman dorment, les frères aussi, je les ai bien couverts et personne n'a froid. Et maintenant, je sors de la maison sur la pointe des pieds. Je vais à la fête interdite avec mes talons aiguilles. Le chemin est plus long que je ne le crois, je dois marcher à travers des images étrangères, des routes filent et des ponts se courbent et avec mes talons aiguilles, je dois traverser un parc où de l'herbe pousse et où dorment des oiseaux.

LUI

Les buissons et les arbres dans la nuit. Je suis le cavalier. J'ai un cheval sauvage qui a de bonnes dents. Je peux sauter par dessus les buissons. Les mots ont les ailes. Je peux aller au-dessus des arbres. Je laisse aller les rênes, je jette la selle.

ELLE
Je fais bien attention que mes longs cheveux, que ma robe blanche ne s'accroche pas au parc obscur. Je prends mon courage à deux mains et j'arrive à la fête. Mes cheveux brillent, pleins de boucles que la nuit m'a faites, ils s'entroulent et se froissent contre la peau de ma nuque.

LUI
Mon cheval est chaud et mouillé, il galope, de l'écume s'envole. Nous allons à la guerre.

ELLE
On joue de la musique. Ici, on peut danser. Je m'assieds sur une chaise et j'attends qu'un monsieur vienne.

LUI
Père, ai-je dit, mère et frère, ma sœur, je vais à la guerre.

ELLE
Voilà qu'un monsieur approche. Il m'est sympathique dès le premier regard. Bonjour, monsieur, dis-je et je me lève et fais une petite révérence.

LUI
L'écume blanche de la queue reste accrochée à la couronne des arbres noirs. Ca écume. Nous n'arrêtons pas de galoper.

Les pas brisent les taillis. Nous conduisons les chevaux, la forêt
bruit. Il y a beaucoup de forêts.

LUI

Nous nous sourions et ne pouvons plus nous comprendre car la
musique est toute proche. Mais nous sourions et fermons les yeux.
Le monsieur sympathique passe un bras autour de moi, me prend la
main et c'est ainsi que nous commençons.

ELLE

Et puis le guerrier pénètre dans la forêt.

LUI

Je lui prends le bras et nous traversons la salle jusqu'à la piste
de danse. Les gens nous suivent des yeux. Ils chuchotent. Nous
formons un beau couple, me dit le monsieur et il sourit encore.

ELLE

Nous chevauchons dans un chemin creux. Nous arrivons au lieu de
rassemblement. C'est là que se rassemblent les guerriers. On se
salue en silence. On abreuve les chevaux. On les sèche. Les
chevaux s'ébranlent. On se jette des regards.

LUI

Je n'aurais peut-être pas dû faire la révérence, car le monsieur
sourit à présent. Mais venez donc, sourit le monsieur, c'est un
foxtrot, et vous êtes jeune et pleine d'espérances.

ELLE

Le combat commence, nous lançons nos chevaux à l'assaut, la bataille m'appartient, je tiens la bannière.

LUI

Mon monsieur me fait ployer encore une fois, nous tournons encore une fois, et puis il se sépare de moi. Il se met avec les autres et me regarde. Il me scrute.

ELLE

Nous arrivons à une clairière. C'est là que se tient l'ennemi rouge. Nous mettons nos masques. On ne peut plus tenir les chevaux.

LUI

Tous les danseurs se tiennent autour de nous. Il ne dansent plus. Ils se sont mis en cercle autour de moi et de mon monsieur et nous regardent tandis que nous tournons.

ELLE

Les branches nous égratignent. Les hommes et les chevaux ont des égratignures. Au pays, des femmes pleurent. Les égratignures saignent. Les hommes et les chevaux continuent de traverser la forêt.

ER

Ei je monsieur se tourne et il me penche hors de ma taille. très loin en arrière. Et je suis souple. Mon monsieur sourit et me penche toujours plus et me fait tourner et danser toujours plus et sans cesse.

ELLE

ELLE

Et je danse seule, on me regarde, je crois que t'on m'admire. Je pourrais continuer à danser, on continuerait à me regarder.

LUI

Les ennemis tombent. Je tiens la bannière. Le champ est plein de siffonnettes, et les masques abattus saignent à blanc.

Silence.

ELLE

Et voilà qu'il éperonne son cheval et file vers la fête.

LUI

C'est là que danse une belle enfant, elle danse en rond pour elle seule.

ELLE

Et le cavalier s'approche au galop...

LUI

et soulève la vierge sur son cheval...

ELLE
il galope...

LUI
et galope.

Noir. ,

De la lumière à travers les fentes des fenêtres. Le matelas. Elle et Lui sous les couvertures et les draps.

Pendant que le facteur parle, une petite danse accompagnée d'un chant se déroule tout doucement, doucement et précautionneusement pour que l'autre, dehors, n'entende surtout rien : "Sur le toit du monde, il y a un nid de cigognes, avec beaucoup beaucoup de bébés dedans..." Dans la lumière des fentes, on dirait une apparition à rayures, des lutins, de vieux fantômes fragiles.

LE FACTEUR

Je suis le facteur et je n'apporte plus rien. Plus rien et plus jamais. Car ils viendront par la force et viendront avec des pierres. Ils viendront dans la nuit noire avec des bâtons et perceront votre sommeil et vous transperceront et vous défonceront et que restera-t-il de vous ? Une empoignade sans mains, un silence sans bouche !

Vous avez sans doute peur de sortir d'ici parce que vous puez. Au village, ils disent que vous puez comme des excréments de cadavre, ils disent que vous puez même à travers les fentes. Ici, la puanteur a fait mourir les arbres. Chez vous, là-dedans, ce doit être comme à l'intérieur d'un animal puant : poisseux, huileux, graisseux, véreux. Puanteur puante de gens et de choses de jadis tout autour de vous, des masques et des trucs de déguisement et finalement des croisements par dessus le marché ! La moisissure vous pousse entre les jambes, ça grouille et ça pullule!

Ou bien vous n'êtes que cendre morte et rien d'autre, morts et plus du tout dangereux ? Ou bien nous sommes morts, je suis mort, sommes tous morts ? Au village, il y en a qui se croient morts, la nuit, et c'est à cause de vous, le curé dit : Dieu parle du plus profond silence du silence -et ça, c'est la mort, et on l'a écouté assez longtemps, celui-là, et maintenant ça suffit, maintenant les pierres vont vous siffler aux oreilles.

Quand le récit du facteur se termine, la chanson s'arrête. Finie la danse, personne ne bouge, long silence. Puis ils parlent en hésitant, avec de longues pauses et très doucement.

LUI

Tu sais ce qu'il y a eu ?

ELLE

Quoi, quand ?

LUI

Ce qu'il y a eu, tu comprends, ce qui fut ?

ELLE

Dis-le !

LUI

Quoi ?

ELLE

Tu sais, ce qu'il y a eu ?

LUI
Quoi ?

ELLE
Quand ?

LUI
Ce qu'il y a eu, tu comprends !

ELLE
Qu'est-ce qu'il y a eu ?

ER
Le pays est dévasté.

ELLE
Il n'y a plus que les lignes du désert.

LUI
Et pas âme qui vive.

ELLE
Rien que nous.

ER
Nous avons survécu.

ELLE
La faim hurle.

LUI
Avaler les moments vides.

ELLE
Quel temps fait-il ?

LUI
L'air est dur et raide.

ELLE
La terre a cessé de respirer.

LUI
Les océans se figent.

ELLE
Arrêtées les marées.

LUI
Toutes les cinq heures, un gémissement s'élève du dedans de la terre.

ELLE
Le soleil et la lune tournent pourtant comme toujours.

LUI
Un ange d'airain, figé, se tient tout là-haut et chante une mélodie aux sons graves, ils tombent sur le monde désert et chaque son se brise, isolément, en craquant.

ELLE

La terre tourne plus vite, le temps diminue.

LUI

La terre tourne jusqu'à l'infini, le temps jusqu'à zéro.

ELLE

Et, terminé !

Silence.

Il s'accroupit et commence à bourdonner. Elle allume la lumière. La lueur vacille. Elle s'accroupit à côté de lui, se met à bourdonner avec lui. D'abord, le rythme de leurs bourdonnements est désuni puis ils s'accordent. Puis les murs de la maison reprennent le bourdonnement.

Il va au milieu de la scène et, avec une craie, dessine un carré sur le sol. Le bourdonnement devient plus fort, une scène s'élève d'une trappe, deux silhouettes, un homme et une femme, sont assis sur des chaises près d'une table. Il est assis de face, appuyé au dossier, les jambes écartées, elle est de profil et courbée en avant, les mains jointes sur la table. Les visages sont des surfaces plates et blanches, les corps anguleux, des bâches en habits. Juste à une ou deux reprises un bras bouge, une tête, l'un ou l'autre se lève et se rassied.

LUI

Ma mère a deux seins, ce sont les seins pour ma vie. Ils sont rouges et crus et pas cuits et pas salés.

ELLE

Ils ne sont pas rouges, ni bleus.

LUI

Mère avait quel genre de seins ?

ELLE

Les mêmes que moi.

Silence.

ELLE

Père a maintenant le visage de mère, plat et blanc, une surface, une surface de surface.

LUI

Etat de masque, ils sont à l'état de masque.

Rideau, maman !

Il s'accroupit à côté de la silhouette maternelle et y pose la tête.

LUI

Qu'est-ce que tu dis ?

Il approche l'oreille de la bouche de la silhouette maternelle.

ELLE

Qu'est-ce qu'elle dit ?

LUI

Elle dit que nous pouvons jouer.

ELLE

Jouer ! Jouer !

LUI

Je ne sais pas. Les fatigues !

Silence.

ELLE *s'accroupit à côté de la silhouette paternelle, y pose la tête.*

Qu'est-ce que tu dis ?

Elle approche l'oreille de la bouche de la silhouette paternelle.

LUI

Qu'est-ce qu'il dit ?

ELLE

Il dit que nous pouvons poser des questions.

LUI

Alors fais-le !

ELLE

Est-ce que je dois mourir ?

LUI, se plaçant derrière la silhouette paternelle et parlant
d'une voix déguisée.
Tu poses trop de questions.

ELLE
Mais est-ce qu'on meurt parce qu'on doit mourir ?

LUI, avec une voix déguisée.
On meurt parce que c'est une habitude.

ELLE
Mais qui nous a forcés à prendre cette habitude .

LUI, d'une voix déguisée.
Tu poses trop de questions.

Silence.

ELLE
Et pourquoi nous la gardons ?

Silence.

LUI, d'une voix déguisée.
Tu poses trop de questions.

Silence.

Il s'accroupit à côté de la silhouette maternelle.

ELLE

Qu'est-ce qu'elle dit ?

LUI

Elle dit que nous pouvons faire un vœu.

ELLE

Fais un vœu !

LUI

Je voudrais, je voudrais...

Silence.

LUI

Je voudrais être renvoyé.

ELLE

D'où ?

LUI

Renvoyé des sentiments.

ELLE

Desquels ?

LUI

De tous.

ELLE

Je ne sais pas, tu joues ?

Silence.

LUI

Où bien la répétition : je voudrais la maison, et tout le monde dedans, et tout le monde dort. C'est l'hiver, il est tôt, il fait encore noir, froid, des rafales de neige devant la fenêtre, mère allume la lampe, elle verse du charbon dans le poêle, met du bois par dessus, allume, rabat le clapet, ça crépite, gronde, brûle, ça sent, c'est chaud, c'est la maison, la mère. Je voudrais la répétition.

Silence.

ELLE *s'appuie à la silhouette paternelle.*

Il dit que nous devons nous souvenir. Il dit : souvenir, souvenir.

Silence.

ELLE

Comme le sommeil qui a passé.

LUI

Plus rien ne vous est étranger et plus rien du tout ne vous est connu.

Silence.

LUI

Mère, tu sentais si bon.

ELLE

Arrête avec cette odeur, je ne la trouve pas bonne.

Silence.

ELLE

Tu te rappelles ?

LUI

Le souvenir du banc.

ELLE

Le banc de bouleau.

LUI

Il était devant la maison, chaque jour, pour s'y asseoir le soir.

ELLE

Et puis il y avait les oiseaux à la tombée du jour, tu te rappelles, les oiseaux !

LUI

Les oiseaux dans la verdure sombre. On ne se lassait jamais de voir cette verdure.

ELLE

Et puis nous étions assis tous ensemble sur le banc de bouleau à la tombée du jour. Klaus était toujours le plus jeune. Nous le portions à tour de rôle, et il criait beaucoup.

LUI *aux silhouettes parentales.*

Klaus est avec nous, nous prenons soin de lui, ne vous faites pas de souci. Le matelot dort sur son bateau.

ELLE

Et nous le bercions et chantions : Oh que la vie me semble douce...

LUI

quand l'angélus du soir sonne...

ELLE

du soir sonne, du soir sonne.

LUI

Et la mère brodait des coussins et des nappes au point de croix, et le père disait : Je vois quelque chose que tu ne vois pas, et nous devions deviner si c'est chaud ou si c'est froid. Et lorsque nous mentionnons, il disait : Tiens bien ton nez, il remue, et lorsque nous mentionnons encore, il disait : Fais attention, ton nez remue, tiens-le bien sinon il va tomber.

Et maintenant, le nez est tombé, patatras !

ELLE

Quand Père est mort, Mère a tout simplement laissé tomber sa vie. patatras! Elle était en porcelaine, tellement elle souffrait, elle est allée sur le carrelage de la cuisine, elle l'a laissé tomber, elle a éclaté en mille morceaux, patatras !

LUI

Elles gisaient là devant nous, les bêtes humaines avec leur râle, et nous regardaient tous trois et râlaient, puis leurs yeux se sont brisés, patatras, le regard s'est arrêté, des clins d'oeil comme Non, ils regardaient comme s'ils transperçaient.

ELLE

Puis les visages étaient figés comme de la glace. Alors tout un chacun pouvait venir et leur briser le nez, patatras !

LUI

Puis ils vous ont exposés. Et puis tout un chacun est venu, a reluqué vos visages, voulait simplement vous voir comme ça, sans nez.

Il caresse la surface du visage de la silhouette maternelle.

ELLE

C'était en été, alors la glace s'est mise à fondre. Vous gisiez là, dénudés, arrangés avec la bouche de travers, et la fonte vous a tout enlevé et il ne vous est rien resté. Et ils se tenaient devant les vitrines et reluquaient sans vergogne au beau milieu de votre néant.

Elle caresse la surface du visage de la silhouette paternelle.

LUI

Et puis il s'est mis à pleuvoir. Pluie battante, cercueils de fer, boue noire qui gargouillait. Maison des morts et pierre tombale.

ELLE

Papa, maman, je ne le comprenais pas ! J'interrogeais les mots qui étaient encore là : soleil, lune, maison et cour. Mais ils ne pouvaient rien me dire, des lettres anguleuses, cassées pour certaines, illisibles.

LUI

C'est une tragédie, maman !

ELLE

Mais nous n'acceptons pas !

LUI

Nous n'acceptons pas !

ELLE

Ce qui est réel, cela dépend de nous !

Silence.

LUI

Qu'est-ce qu'elle dit, la mère, la mère ?

ELLE

La mère mortuaire dit que tu es une petite poupée, mon garçonnet, une poupée dans la poupée, une petite larve, mon bambin. Elle dit qu'à la naissance, tu rejettes ta première poupée, ça ne fait mal qu'à elle seule, et pas à toi. Puis tu rejettes ta deuxième poupée, il peut arriver que ça fasse mal aussi, mon garçonnet, et comme une naissance par la tête, tu t'envoies de ta bouche dieusaitoù. Alors le nez n'a plus d'importance, on peut bien le briser, patatras !

LUI

Et Klaus, où il est, maintenant ?

ELLE

Il navigue en tous sens, il ne peut pas encore voler.

Silence.

LUI

Qu'est-ce qu'il fait, Klaus ?

ELLE

Il dort.

LUI

Se pelotonne sous l'édredon.

ELLE

Devient lui-même un édredon.

LUI

Se détache, prend son envol.

ELLE

Sort par la fenêtre.

LUI

Là, il y a un arbre.

ELLE

Passes avec les plumes à travers les branches.

LUI

Deviens roi du Pays des arbres et du bétail à plumes.

ELLE

Deviens grand comme des arbres.

LUI

Peut voler comme des plumes.

Silence.

ELLE

Il dort.

LUI

Il rêve.

Le bourdonnement, qui sortait doucement du dessous de toute la scène, redevient plus fort. Il va vers le matelas.

LUI

N'éteinds pas la lumière.

Elle efface le carré tracé à la craie, vu vers le matelas.

ELLE

Rideau, papa !

La scène avec les silhouettes parentales disparaît par la trappe.

Noir.

Obscurité. Elle se réveille en sursaut.

ELLE
Où est Klaus ?

Silence.

ELLE
Où est Klaus, où est Klaus ?

Silence.

ELLE
Tu sais ce qu'il y a eu ?

LUI *se réveillant.*
Quoi, quand ?

ELLE
Ce qu'il y a eu, tu comprends, ce qui fut ?

LUI
Dis-le !

ELLE
Quoi ?

LUI

Tu sais, ce qu'il y a eu ?

ELLE

Quoi ?

LUI

Quand ?

ELLE

Ce qu'il y a eu, tu comprends !

LUI

Qu'est qu'il y a eu ?

LE FACTEUR

Je suis le facteur, et voilà qu'ils vont déjà dans les champs, qu'ils cherchent déjà des pierres, ils arrivent avec des camions remplis, ils arrivent, ils arrivent !

Ils vont vous fracasser et vous démolir, tout menaçants que vous êtes, assis là-dedans, tout noirs de putréfaction, ombres de menace, créatures du noir.

Ou bien est-ce que vous sortez, maintenant, vous sortez, vous sortez et me dites que je ne suis pas obligé de mourir, qu'il me reste encore du temps, que la pause entre les pulsations de mon sang, ce n'est pas la mort, qu'il n'y a pas de tombe, et pas d'ombre annonciatrice, qu'ils vous ont dit ça, vos maîtres de sang, vos prédicateurs de montagne.

Silence.

Je vous fais ricaner, là-dedans ? Votre index est déjà pointé sur
ma fin ?

Long silence.

ELLE
Mes yeux sont ouverts ou fermés ?

Silence.

LUI
Nos fenêtres sont obscures.

Silence.

ELLE *crie.*
Est-ce que j'en ai seulement, des yeux ?

LUI *criant.*
Je veux de la lumière !

*Du bruit ! Quelqu'un marche dans l'obscurité, trébuche quelque
part, renverse quelque chose. On ouvre une lucarne. Clair de
lune.*

LUI
La lune s'est levée.

Il ouvre les deux autres lucarnes. Elle est couchée sur le matelas.

ELLE

Elle est déjà levée.

Silence.

ELLE *crie.*

Où est Klaus, où est Klaus ?

Il va vers le ballot posé au sol, se penche.

LUI

Il dort ici.

Elle se lève, va également vers le ballot, se penche également.

ELLE

Il a dormi pendant tout ce temps ?

Silence.

ELLE

Il est tout froid, était découvert.

LUI

Il tombe en morceaux.

ELLE

Il faut l'emmailloter bien serré.

Silence.

ELLE

Tout son corps est froid.

LUI

Faut l'emmailloter tout entier.

Silence.

Elle pose la tête sur le ballot, pleure.

ELLE

N'est plus lui-même, n'est plus lui-même.

Il se lève d'un bond.

LUI

Ah mais, le voilà !

ELLE, *sans participer, pleure.*

Où ?

LUI

Sur son bateau.

ELLE, *la tête sur le ballot.*

Il fait comme s'il ne faisait rien, n'est plus lui-même.

LUI

Le voilà, le voilà !

ELLE

Où ?

LUI

Sur son bateau, sur le pont du bateau.

ELLE *se lève d'un bond.*

Le voilà !

Silence.

ELLE

Il vacille sur ses jambes, il a vieilli. Le pont se balance. C'est la tempête. Les tempêtes de son crâne font une tempête en pleine mer. Il chancelle, titube comme un coq décapité.

Tu es un coq décapité ?

Silence.

ELLE *relève sa jupette pour danser.*

Vole, joli coq, vole, ton père...

LUI

Pas de chanson !

Silence.

LUI, *regardant vers le haut, il tend l'oreille.*
Le son des étoiles, écoute !

Silence.

LUI
Courant d'étoiles, rumeur d'étoiles, le grand chœur des étoiles,
écoute !

Silence, ils écoutent.

ELLE
Depuis le début des temps.

Silence. Un son se fait entendre.

ELLE
Et maintenant, voilà la grande scène !

LUI
On fait tourner la vis entre ici et là, elle est rouillée, ça
grince...

ELLE
et ce qui est ici passe de l'autre côté, là, disparaît dans les
douces rêveries mariales.

LUI
Il existe des possibilités dont on n'a jamais rêvé.

ELLE

L'ainsi des choses ne reste pas ainsi.

LUI

Les choses ne sont que les frontières.

ELLE

Ce qui est réel, cela dépend de nous.

LUI

La pensée sort du crâne et devient réelle.

Silence.

La lune se lève, les murs s'écartent, le plafond se soulève. la pièce est inondée par le clair de lune, les trois échelle se dressent au milieu de la pièce. Elle et Lui grimpent vers le haut.

LUI

Le voilà, le voilà qui marche, voilà le fleuve qui coule !

ELLE

L'autre rive du fleuve où le silence est silencieux !

LUI

Sur le fleuve, la lune descend, monte, s'approche !

ELLE

Le bruissement de l'eau, de la lune !

LUI

Approche, paysage, approchez-vous tous. fleuve, étoiles et toi, lune.

ELLE

C'est beau, comme ça ! Redis-le !

LUI

Approche, fleuve, emporte tout, la chambre et la maison...

ELLE

Et fais-la sombrer là d'où elle vient...

LUI

Et elle et moi et Klaus !

ELLE

parce que le désir le veut ainsi !

Brusquement, un vacarme d'enfer en musique, pierres contre les murs, les fenêtres, les portes, des voix, des aboiements.

Noir.

Lumière et son reprennent là où ils s'étaient arrêtés, exactement pareils et tout aussi forts. Les murs et le plafond sont écartés comme avant.

Elle et lui à côté du ballot sur le sol. Pendant le récit du facteur, ils se lèvent tous trois, Lui, Elle et Klaus, grimpent aux trois échelles, Elle à gauche, Lui à droite, Klaus au milieu.

LE FACTEUR

Je suis le facteur et j'ai tout le village derrière moi. Nous avons amené nos chiens, ils boufferont vos âmes, quand vous sortirez, en chair et en os ou n'importe comment ! Sortez ou alors nous vous ferons flamber avec nos torches, nous brûlerons votre toit, nous démolirons vos murs, poutres des morts, cochons de la mort !

Vous avez sûrement peur, quand l'air frais vous frappera au front, il en sera fini de vous, vous serez poussière et fumier !

Sortez, je compte jusqu'à deux : un... exterminatez-les, l'enfer brûle !

Quand Elle, Lui et Klaus sont parvenus à mi-hauteur des échelles, à la fin du récit du facteur, un coup, un noir dense et bref, lumière, la porte est défoncée, murs et plafond remis en place. Elle, Lui et Klaus ne sont plus là.

Le facteur, une hache à lamain. Il marche à travers la pièce, cherche, court, se déplace à toute allure.

Du dehors. les pierres. les voix. les aboiements. Le vacarme devient rythmé et s'adoucit.

Le facteur s'assied sur le matelas.

LE FACTEUR

Tu sais ce qu'il y a eu ? Quoi, Quand ? Ce qu'il y a eu, tu comprends, ce qui fut ? Dis-le ! Quoi ? Tu sais, ce qu'il y a eu ? Quoi. quand ? Quand il y a eu quelque chose, tu comprends ! Qu'est-ce qu'il y a eu ?

Le vacarme devient plus fort.

Noir.